

1

L'usine abandonnée lui apparut en rêve.

Un plafond froid, obscur, couleur cuivre, avec des tubulures rongées et rouillées. Partout, dans une vaste salle, des machines combinées en un dispositif complexe et reliées par un convoyeur livide. Couchées là, désaffectées. Silence de mort.

Quelque part, de l'eau gouttait, tout doucement. Même en rêve, ce son monotone, quasi soporifique, évoquait les faibles pulsations d'un moribond. Un signe de mauvais augure, qui n'annonçait pas la vie mais la mort imminente. L'eau, qui gouttait sur le sol nu, formait une petite flaque. Dans le rêve, il suffisait de marcher tout à côté pour que sa surface se ride en bruissant, comme effarouchée par la présence humaine.

Elle étendit la main pour toucher l'eau. Froide. Elle était froide comme la nuit. L'eau, noire et poisseuse comme du pétrole, adhérait aux doigts. Si l'on en prenait un peu dans la coupelle de la main, elle reformait une petite flaque. Les tubulures au plafond se reflétaient à la surface de cette eau noire.

Froide. Une fraîcheur bienfaisante. Même en rêve, quel plaisir de transvaser l'eau de la main droite dans la main gauche et ainsi de suite ! Quelle agréable sensation ! Mais le liquide s'attédisait en prenant la température du corps. Elle perçut nettement la différence.

Ses doigts s'écartèrent pour laisser l'eau s'écouler, sa paume se réchauffa aussitôt. Un coup d'œil sur l'eau noire : elle brûlait. Une flamme tremblotante, qui levait la tête, tel un être vivant, pour la fixer. La seconde d'après, avec un sifflement, elle sauta sur sa manche et courut sur son bras...

Aoki Junko se réveilla juste à ce moment-là. Réveil brutal assuré : on lui avait coupé le sommeil comme on coupe le courant. Elle ouvrit les yeux sur le plafond blanc. Elle avait laissé une seule lampe de chevet allumée pour toute la pièce. Elle se redressa sur son petit lit, tâta doucement sa couette encore tiède. Puis elle tira un peu la couverture de sous la couette et la palpa de même. Enfin, elle écarta couette et couverture pour explorer le matelas de fond en comble. RAS.

Elle sauta du lit et appuya sur l'interrupteur du plafonnier. La lumière l'éblouit, mais elle inspecta toute la pièce. Rideaux, tapis, canapé en tissu, pull à demi tricoté dans une corbeille en rotin à côté, journaux et revues dans leur porte-magazines. Tout était bien net. Aucun feu ne couvait. Pas de fumée non plus. Ni d'odeur de brûlé. RAS.

Elle fit volte-face et passa dans la cuisine. Dans l'évier, une bassine en métal pour laver la vaisselle, qu'elle avait remplie à ras bord avant de se coucher et dont il se dégageait de la vapeur. Rien qu'en plaçant la main au-dessus, elle sentit la chaleur, qui était déjà celle d'un bain chaud.

Elle soupira. Une sensation de soulagement mêlée de tension l'envahit. Une combinaison incompatible. Mal à l'aise, Junko caressa son corps gelé. L'horloge indiquait 2 heures 10 du matin.

Faut-il vraiment que j'y aille ?

Il n'y avait même pas dix jours qu'elle s'était rendue à l'usine. Pourtant, elle en avait encore rêvé, comme si son corps avait besoin d'*irradier* et de décharger. Le cycle s'était soudain accéléré depuis six mois. Elle rêvait plus souvent. Dans ses rêves, il lui arrivait d'irradier sans le vouloir. Pour l'instant, tout allait bien, car elle avait ciblé d'instinct un lieu avec de l'eau et un système de refroidissement. Reste que... sa force augmentait-elle, d'où ces décharges inconscientes si fréquentes, ou devenait-elle de plus en plus incontrôlable ? Sinistre pensée... Elle secoua la tête, passa la main dans ses cheveux en bataille et s'habilla. Dehors, il faisait 3 °. Le vent du nord faisait claquer les volets. Une nuit aux alentours de la fin décembre.

Quartier de Tayama, arrondissement d'Arakawa, ville de Tôkyô. L'arrêt de bus « Bloc 1 de Tayama » était à vingt minutes au nord de la gare de Takada, située juste une station après la ligne privée de la gare d'Arakawa. L'arrêt suivant s'appelait « Porte de Tayama Green Town » ; là se trouvait le bloc 2. A l'est des blocs 1 et 2, le bloc 3 formait une longue bande étroite de logements anciens où jurait le Tayama Garden House avec ses appartements en vente. Dix années auparavant, il s'y trouvait encore des familles qui cultivaient de modestes terres, mais leur nombre avait bien diminué ces derniers temps. A leur place, des immeubles, des HLM, des lots à vendre, des appartements, des logements sociaux. Un habitat varié. Si l'on traversait le pont situé au bout de cet ensemble, on entrait dans le département de Saitama. Là-bas aussi, il n'y avait que des habitations.

Durant la période de forte croissance économique, entre les années soixante et les années soixante-dix, lorsque la population avait peu à peu vidé le centre de Tôkyô, les terres arables avaient commencé à disparaître de cette zone. Une colonie de logements les avait remplacées. Puis, à la fin des années quatre-vingt, la bulle économique avait supprimé le peu de terres ayant survécu. Dans les seules limites de Tayama, il ne resta bientôt plus qu'un seul lieu à mériter le nom de terre arable, à cinq minutes à pied de l'appartement d'Aoki Junko. Un endroit nommé « Les fermes de Sasaki ». Un terrain d'environ 330 mètres carrés, divisé en parcelles louées à l'année comme potagers. D'ailleurs, étant donné le prix du loyer annuel, 20 000 yens les 3,30 mètres carrés, les contractants étaient nombreux et les nouveaux candidats inscrits sur une liste d'attente.

Les anciens résidents de Tayama étaient aussi des entrepreneurs. Avant la période de forte croissance économique, à l'époque où la majeure partie de Tayama était encore classée zone résidentielle de deuxième catégorie, la zone comptait maintes petites ou moyennes entreprises de spécialité variée : imprimerie, reliure, moulage de marchandises en plastique, bâtiment, transport, etc. Mais leur glas avait sonné lorsque l'arrondissement d'Arakawa, et donc Tayama, avait cessé d'entretenir ses industries locales pour postuler une nouvelle raison sociale : la cité-dortoir. Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui, dans le cadre de l'aménagement du territoire de la ville de Tôkyô, près de la moitié de ces petites fabriques, délocalisées vers des pôles industriels adaptés ou bien fermées, avaient disparu de Tayama. Les usines et ateliers qui subsistaient ici et là parmi les habitations faisaient figure

d'objets exotiques. Leurs démêlés avec les riverains sur les nuisances et les ordures s'étaient multipliés. Leur avenir était sombre : en cas de reprise économique ou de boom immobilier, elles seraient frappées à leur tour, tout comme l'avaient été les terres cultivées.

Junko avait déménagé à Tayama à la fin de l'automne 1994. Elle était serveuse au glacier Jeunesse, devant la gare de Sôka, pour 800 yens de l'heure. A l'époque, on avait trouvé d'autant plus bizarre qu'une célibataire de 25 ans accepte ce travail à temps partiel que son CV mentionnait pour dernier employeur une grande société de manufacture de papier : les papeteries Tôhô. Lorsque ses collègues lui avaient demandé : « Pourquoi as-tu quitté un si bon emploi ? Tu aurais pu trouver mieux après ! Pourquoi ce job de serveuse ? », elle leur avait opposé un silence souriant, car elle savait fort bien que s'ils essayaient de déchiffrer ce sourire, ils n'auraient jamais qu'une réponse purement imaginaire. En fait, si elle avait décidé de travailler dans ce glacier, c'était que l'appartement de Tayama lui avait plu, et non l'inverse. Outre qu'il lui avait plu, elle l'avait choisi pour éviter les longues navettes jusqu'à son lieu de travail. Cela dit, à la différence d'un emploi de bureau, celui-ci la dispensait d'avoir à se casser trop la tête avec les difficultés relationnelles.

Ayant déjà vécu à l'est et au centre, elle avait décidé d'établir ses quartiers à la limite nord de Tôkyô, du côté de l'arrondissement d'Arakawa ou de la ville de Sôka, à un endroit où elle n'ait jamais habité auparavant. Aussi, elle avait pris un train de la ligne Tôbu et était descendue à chaque gare afin de passer dans les agences immobilières. C'est ainsi

qu'elle avait réussi à trouver cet appartement. Ce qui avait emporté la décision, c'est ce qu'elle avait vu par la vitre de la voiture de l'agent immobilier de la gare de Takada qui l'emmenait visiter l'appartement. Après avoir quitté la grande route, le véhicule avait tourné à droite pour s'engager dans une ruelle à sens unique qui débouchait sur un petit étang.

— Un étang, avait-elle murmuré en se penchant par la fenêtre.

L'agent immobilier avait fait la grimace, puis déclaré :

— C'est sale, hein ? Un vrai nid à moustiques, l'été. Une plaie.

Il avait d'abord dit la vérité sans réfléchir, mais s'était repris aussitôt, comme s'il venait de se rappeler que son rôle était de faire visiter un logement à un client. Il s'était donc empressé d'ajouter :

— Mais l'appartement que je vais vous montrer est situé loin de la mare et régulièrement désinfecté. Donc, pas de problème.

Junko avait souri puis déclaré :

— Ça m'est égal.

Si elle se fichait des larves de moustiques, en revanche elle se réjouissait d'avoir de l'eau pas loin. Elle avait bien songé à vivre au bord d'une rivière, mais les cours d'eau aux rivages trop bien entretenus ne manquaient jamais d'attirer du monde. S'il y avait le moindre risque qu'on la voie, ce ne serait pas de bon augure. Que se passerait-il si elle sortait irradier en pleine nuit du côté de la rivière et qu'un jeune couple qui cherchait à économiser le prix d'une chambre d'hôtel l'apercevait ? Là, les choses iraient mal.

— C'est une propriété privée ?

- Exact. On n'a pas le droit de l'aménager.
- Alors, elle ne disparaîtra pas de sitôt ?
- Non, je ne crois pas.

L'agent immobilier lui avait jeté un regard incrédule.

Elle avait décidé de louer l'appartement qui, contrairement aux dires de l'agent immobilier, n'était qu'à dix minutes à pied de cet étang qu'elle avait souvent utilisé jusqu'au mois de juin. Mais en été, comme l'agent l'en avait averti et pire encore, les hordes de moustiques avaient envahi l'endroit. On n'y tenait pas cinq minutes. Il était douteux que le propriétaire procède à la moindre désinfection. Plus question d'utiliser cette pièce d'eau ! Elle s'était donc baladée dans le secteur, en quête d'un autre lieu où irradier. Et c'est ainsi qu'elle avait déniché, à l'orée du bloc 3 de Tayama, une usine désaffectée.

Junko passa un tricot épais et un pantalon, enfila un manteau et des gants, glissa une lampe dans sa poche et quitta l'appartement n° 203 du premier étage. Elle descendit l'escalier à pas de loup, décade-nassa sa bicyclette et l'enfourcha. Il faisait nuit. Dans la rue, à part les lampadaires allumés, pas un chat. Cette cité-dortoir dormait sagement. Les oiseaux nocturnes folâtraient ailleurs. Et puis, c'était mardi ou plutôt mercredi. On avait beau être en décembre, à l'approche des fêtes, les couche-tard étaient rares. Sur le chemin du bloc 3, elle croisa deux taxis. L'un n'était plus en service, l'autre était libre.

Pour aller à l'usine désaffectée, c'était tout droit ou presque. Sur le chemin, non loin des immeubles, une triple fourche, mais il suffisait d'emprunter la voie du

milieu pour parvenir à destination. Elle l'avait fait si souvent, depuis le début de l'été, qu'elle aurait pu s'y rendre les yeux fermés. La silhouette familière de l'usine se profila bientôt dans la nuit d'encre. Elle comprenait deux structures : l'usine proprement dite, une charpente en fer avec des parois de tôle et un toit de zinc ; un petit bâtiment de deux étages qui avait dû servir de bureau à l'époque. Coincé entre ces deux édifices, un grand parking à camions. Une barrière en métal s'étirait devant toute la façade, avec au milieu un portail à roulettes, à double battant et en fer grillagé. Junko le passa pour rejoindre la porte d'entrée, derrière l'usine, qui était munie d'une chaîne et d'un cadenas solides : impossible d'y pénétrer.

Lorsqu'elle avait trouvé cet endroit, il lui avait suffi d'en faire une fois le tour pour renoncer à y accéder. C'était spacieux, apparemment désert, bien à l'écart des maisons voisines : des conditions rêvées. Routes étroites à l'est et à l'ouest, entrepôt délabré de compagnie de conditionnement au nord, terrain vague au sud. Selon le panneau, ce terrain était propriété de la ville de Tôkyô. Tous les riverains, histoire de reprocher à la mairie sa négligence, l'utilisaient comme décharge d'ordures. Sinon, nul ne passait par là, et même les enfants n'y venaient pas jouer.

Idéal, mais à quoi bon, puisqu'il était impossible d'entrer ?

Au lieu de baisser les bras, elle était revenue sur les lieux, avait mis cette fois bien plus de soin à chercher une entrée et, contre toute attente, l'avait trouvée sans peine. C'était une porte en acier, style entrée de service de maison privée, face à la route communale à l'est. Avec chaîne et cadenas, évidemment, mais les gonds étaient partis. Juste une poussée, et elle s'ouvrait de

cinquante centimètres. Elle était si branlante que c'était dangereux de la laisser dans cet état. Mais qui serait venu se plaindre ? Il ne passait quasi personne sur cette route. En face, séparées d'elle par un château d'eau, des HLM, dont les fenêtres recevant le soleil ne donnaient pas sur l'usine. La route, après le tronçon compris entre ces logements et l'usine, débouchait vite sur une impasse.

Junko, qui n'était pas du coin, ignorait l'histoire de Tayama. Rien qu'à voir la grille branlante et le cadenas tout rouillé, elle devinait sans peine que l'usine était désaffectée depuis longtemps. C'était pourtant une structure imposante. Si elle n'avait été ni réhabilitée ni rasée et vendue pour le prix du terrain, ce devait être pour des histoires compliquées de droit ou de licence d'exploitation, sans parler de l'économie qui était alors au plus bas. Combien de fois, cette nuit y compris, était-elle entrée par cette porte sortie de ses gonds ? Plus d'une dizaine. Mais si le lieu l'excitait, il ne lui en flanquait pas moins la chair de poule.

Pour ne pas être vue, elle gara son vélo derrière l'usine et retourna vers la porte. Elle entra, sortit sa lampe de poche pour s'éclairer et banda ses forces afin de repousser la porte et la refermer comme elle était. L'odeur de vase et de fer rouillé la prit à la gorge.

Faute d'être venue dans la journée, elle n'avait aucune idée précise de la disposition des lieux, mais elle savait déjà qu'en entrant par la porte de derrière, on tombait sur deux grosses machines reliées au convoyeur, et à gauche, fixé au mur, un rayonnage immense et couvert d'une épaisse couche de poussière. Des marteaux, des clés à molette ou des vis cruciformes de 3 centimètres de diamètre étaient

disséminés sur les étagères. Une sorte de plaque tournante, fixée aux machines, devait probablement servir à polir ou découper le fer. Fort peu familière des industries de manufacture, elle avait du mal à déterminer ce qui s'était fabriqué ici dans le temps. Probablement des objets lourds, encombrants, usinés dans un vacarme terrible : des rails, des câbles métalliques... Ce n'était que des suppositions.

Elle longea les machines pour aller au centre du bâtiment. Sur le sol en terre battue, de la ferraille et des ordures éparpillées. Avant de s'y habituer, elle avait trébuché dessus, éraflé ses mains ou cogné ses tibias. Maintenant qu'elle avait écarté tous les obstacles qui pouvaient l'être et déblayé la voie au fil de ses passages, elle se déplaçait sans peine. Sa torche lui servait encore à éclairer sa marche, mais elle n'en avait plus tellement besoin. L'ensemble de l'usine avait la dimension d'un gymnase d'école primaire. Plafond aussi haut qu'un immeuble de deux étages. Passerelles de service en long et en large, avec poulies accrochées. Un couloir aérien planchéié courant d'est en ouest, d'un mètre de large, auquel on accédait par une échelle. Le personnel devait passer par là pour circuler un peu partout. A la différence des ouvriers, Junko n'y était jamais montée car elle avait le vertige.

Son objectif était situé juste après l'entrée principale, un rien à droite du milieu. C'était le grand réservoir, ainsi que la citerne en ciment qu'il alimentait en eau. Il avait deux fois le volume des citernes que chargent les camions en ville. Même en le tapotant, on ne savait pas s'il y restait de l'eau. Il rendait le simple son mat de la paume de la main qui frappe une surface dure. La citerne, elle, contenait de l'eau.

De forme rectangulaire, 6 mètres sur 3, elle arrivait à hauteur de la poitrine de Junko et était remplie à ras bord d'eau noire. Lors de l'abandon de l'usine, on avait dû oublier de basculer le commutateur ou d'ôter le bouchon. Les choses étaient restées en l'état. Elle devait contenir autant d'eau que l'étang. Non, peut-être pas. Beaucoup moins, alors ? Elle ne savait pas trop, mais cette eau noire comme de la vase, qui exhalait une odeur de pétrole, avait une présence rassurante. Si, pour quelque raison, elle perdait le contrôle d'elle-même au point d'émettre à plein régime, il n'en serait pas moins difficile d'épuiser cette eau. Qui plus est, si elle n'en usait que pour contrôler sa force par une décharge régulière de pression, elle disposerait d'une réserve liquide pour dix ans. Bref, tant que l'usine resterait à l'abandon, Junko n'aurait plus besoin de chercher d'autre endroit.

Comme toujours avant de procéder, par peur d'être aperçue – une chance sur mille –, elle éteignit sa torche, la remit en poche et considéra l'eau noire afin de se souvenir de la froideur qu'elle avait dans son rêve. Lorsqu'elle la sentit en elle, l'image rémanente de la force qu'elle avait libérée en songe enclencha la force de la vraie Junko, de celle qui ne rêvait plus à présent. Cette force était manifestement là, impatiente de jaillir.

Une minute de retard, et l'agréable sensation de détente aurait viré à l'extase et empêché Junko d'entendre quoi que ce soit. Mais tout se passa dans les temps. Au moment même où elle fermait les yeux pour confier son corps à l'onde de force prête à jaillir, un bruit se fit entendre.

Comme un objet lourd qu'on déplaçait. Puis, une voix.

Elle écarquilla les yeux. Sa force bouillonnait. Elle n'avait plus qu'à la projeter sur l'eau noire, mais elle bloqua sa respiration pour en juguler l'afflux. Elle entendit alors une nouvelle voix :

— Par ici. Grouillez !

Une voix d'homme. Ensuite, les signaux de plusieurs présences humaines. On venait.